



# Prises de becs au Gallodrome

Un florilège des pires scènes de ménage

De Molière à Ionesco

Mise en scène de Jean-Marc Chotteau

DOSSIER PEDAGOGIQUE

Par Maud Piontek

"Ce **trou à coq** peut-il contenir les vastes champs de la France ? Pouvons-nous entasser dans ce cercle de bois tous les casques qui épouvantaient l'air à Azincourt ?  
(...) Permettez que nous mettions en oeuvre les forces de vos imaginations...  
Supplétez par votre pensée à nos imperfections. Divisez un homme en mille, et créez une armée imaginaire... Figurez-vous quand nous parlons de chevaux, que vous les voyez imprimer leurs fiers sabots dans la terre remuée. Car c'est votre pensée qui doit ici parer nos rois et les transporter d'un lieu à l'autre, franchissant les temps et accumulant les actes de plusieurs années en une heure de sablier."  
*Shakespeare - "Henry V" Prologue - le choeur*

# *Table des matières*

## *Introduction*

- 1/ « *Si tu ne vas pas au théâtre, le théâtre ira à toi* »
- 2/ Le « *décor* »
- 3/ La « *dramaturgie* » des combats de coqs
- 4/ Un thème adapté
- 5/ *Les scènes et leur articulation dans l'adaptation*
- 6/ *La philosophie de l'adaptation : du témoin au spectateur*

## *Composition de textes*

- 1/ *La décentralisation : textes de Robert Abirached et de Jean Vilar*
- 2/ *Simons : extrait de « Ziguomar », récit sur un coqueleux*
- 3/ *Le journal des coqueleux*

# Introduction

De Molière à Ionesco, les malheurs de la conjugalité ont inspiré nos grands auteurs de comédies... Cantonné aujourd'hui trop souvent sur nos boulevards, le rire qui naît de l'observation du mariage contient pourtant sa dose de subversion sociale. A l'heure du PACS, où semble se développer encore le mythe de la vie à deux, « *Prises de becs* », florilège des pires scènes de ménage de Molière à Ionesco, devrait produire, au-delà des rires, quelques sujets de réflexion...

Cette fois-ci, les ménages... en scènes ont été proposés par Jean-Marc Chotteau dans un lieu pour le moins inattendu, à l'opposé des formes classiques du théâtre de boulevard : c'est au Gallodrome de Neuville-en-Ferrain, là où s'affrontent dans le Nord et le Pas-de-Calais ainsi qu'en Belgique, dans une tradition séculaire, les coqs de combat, qu'ont été créées les « *Prises de becs* » en juin 2000, et reprises en tournée dans les gallodromes de la région durant quatre années consécutives !

Tout autour d'un minuscule ring où les gallinacés se volent dans les plumes, des spectateurs coutumiers des théâtres, et d'autres, plus habitués au spectacle de volatiles, tous réunis sur d'antiques gradins, pouvaient observer, en voyeurs, dans la tradition du combat de coqs, l'efficacité des dialogues acérés de ces couples se dressant sur leurs ergots... Depuis, le ring a été reconstitué, pour être installé dans d'autres salles que les traditionnels gallodromes, comme cela arrive parfois pour les combats de coqs eux-mêmes, comme à Drincham dans le Nord, où le ring est démontable.

Le ring du gallodrome donne une formidable occasion à un metteur en scène de faire connaître son activité artistique à un public qui la méconnaît, souvent intimidé par la structure « officielle » du théâtre et l'image élitiste qu'elle renvoie parfois. Si les « coqueleux » éprouvent quelque crainte à élargir leur cercle, les « théâtres » (aidés par les pouvoirs *publics* !) n'ont de cesse de chercher à devenir, selon le fameux mot de Vitez, « élitaire pour tous »... C'est de la spécificité du gallodrome que naît la cohérence du spectacle. En effet, sont réunis dans un même spectacle des styles aussi différents que ceux de Molière (*Le Médecin malgré lui*), Courteline (*La Peur des coups*, *Le Gora*), Feydeau (*On Va faire la cocotte*), Simons (*Les Carottes sont cuites*, *Les Carottes sont recuites*), Ionesco (*Scène à quatre*). Le tour de force de regrouper ces variations sur un même thème, nos misères conjugales, avec des genres allant du classicisme au courant contemporain de l'absurde, en passant par le vaudeville du début du siècle et les saynètes patoisantes de Simons, a été opéré grâce au fil conducteur des combats de coqs...

## « Si tu ne vas pas au théâtre, le théâtre ira à toi »

A l'origine, « *Prises de Becs au Gallodrome* » a été créé dans le cadre de la préparation du projet « *Texto* » soutenu par le programme européen INTERREG II. Ce projet s'inscrit notamment dans la recherche de lieux « alternatifs » (friches industrielles, gallodromes, bourloires, estaminets...) sur le territoire transfrontalier où la Compagnie entend développer son audience, afin d'y proposer différents spectacles. L'objectif de « *Prises de Becs* » était donc, en investissant un lieu différent et en sortant de la structure théâtrale habituelle, d'aller à la rencontre du public qui n'a pas l'habitude de fréquenter les institutions culturelles, tout en amenant les spectateurs à concevoir un autre rapport au théâtre.

Après avoir présenté les « Prises de becs » dans d'authentiques gallodromes où s'affrontent encore aujourd'hui des coqs de combats, la Compagnie Chotteau les propose en tournée dans des lieux non théâtraux où est reconstitué à l'identique le ring propre à cette activité haute en couleurs du patrimoine de la Région Nord Pas de Calais. Ainsi, les structures culturelles peuvent elles aussi « décentraliser » leurs programmations...

Décentralisation : *Un petit retour sur l'histoire du théâtre au siècle dernier permettra de mieux comprendre le mouvement dit de « décentralisation », qui a à l'origine conduit le théâtre à sortir de ses murs « parisiens ». Le terme « décentralisation » désigne, après la Libération et pour répondre à la concentration croissante de la création théâtrale à Paris, un mouvement de l'Etat visant à favoriser l'implantation hors de Paris de foyers de création et de diffusion artistiques. **La décentralisation a alors une finalité géographique et sociale, axée sur la recherche de nouveaux publics, de « publics populaires » et sur l'exploration de relations nouvelles avec ce dernier.** Ses précurseurs, Edouard Vaillant sous la Commune (1871) ou Firmin Gémier avec son Théâtre National Ambulant et son Théâtre National Populaire (1921), ou encore Jacques Copeau qui parcourt les campagnes bourguignonnes avec une trentaine d'élèves (1924), voient dans le théâtre une façon d'éduquer le peuple en proposant des spectacles de qualité, et dans des rapports scène-salle sans cesse renouvelés. C'est Dullin qui, à la demande du Front Populaire, rédige le premier rapport sur la décentralisation en 1938 qui, selon lui, doit être financée par l'Etat. En 1946, Jeanne Laurent, sous-directrice de la Direction générale des Arts et des Lettres, crée les Centres Dramatiques Nationaux et les aides aux jeunes compagnies. Dès lors, l'Etat n'aura de cesse d'encourager les théâtres subventionnés à imaginer des moyens d'aller à l'encontre du public, moyens dont la conquête de lieux dits « alternatifs » fait partie.*

Avec le spectacle « *Prises de Becs* », Jean-Marc Chotteau poursuit donc à sa manière le travail de « décentralisation » au sein même de la décentralisation... L'originalité du spectacle n'est pas seulement « sociale », elle est aussi artistique. La mise en scène de textes classiques et contemporains sur le ring circulaire du gallodrome est en effet une tentative d'abolir le fameux « quatrième mur »...

# Le « décor »



## L'arbitre :

*« Gallodrome »... De « gallus », qui en latin veut dire coq, et « drome », du grec « dromos », qui signifie « un emplacement pour courir ». Comme « hippodrome », où courent les... chevaux, « vélodrome », où courent les... vélos, « autodrome », où courent les... autos, « boulodrome » où courent les... boules, et « cynodrome » où courent les... chiens ! « Gallodrome »... où courent les... coqs ! (On entend un chant du coq) Eh bien non, Mesdames et Messieurs, les coqs ne courent pas, ils se battent ! C'est dans ce qu'on nomme parc ou arène ou « pitt », ou « cockpit », de « cock », coq, et de « pit », trou, fossé, qu'ils s'affrontent dans des combats sans*

La particularité du spectacle de Jean-Marc Chotteau est d'être représenté dans un gallodrome, authentique ou reconstitué. Le ring du gallodrome est devenu un décor de théâtre, et les tournées du spectacle (dans ou hors du gallodrome) permettent de faire partager au public de théâtre l'univers menacé des coqueleux.

C'est le gallodrome lui-même, et son « pit », véritable petite scène offerte de toutes parts aux regards des spectateurs, qui ont attiré le metteur en scène Jean-Marc Chotteau à y produire du théâtre. Conçu pour les combats de coqs, le gallodrome est constitué d'un ring, appelé aussi « pit », cerclé d'antiques gradins où s'installent les adeptes. Le lieu est un endroit couvert qui a l'aspect d'une salle de boxe ou d'une petite « plaza de toros » miniature. Le ring ne fait que quelques mètres carrés. De forme circulaire ou rectangulaire, surélevé ou de plain-pied, il est séparé des spectateurs par une petite enceinte de bois ou un grillage, parfois par des vitres. Deux petites portes diamétralement opposées permettent l'accès des combattants. Les arbitres du combat disposent d'une position dominante leur permettant de ne pas quitter des yeux les adversaires. En effet, les combats de coqs ne se font jamais de manière anarchique, mais selon des règles précises garanties par au minimum deux arbitres, et acceptées par tous les coqueleux.

Remarque : *Notons que la tradition séculaire des combats de coqs est amenée à disparaître, car, si les pouvoirs publics autorisent les combats dans les lieux où la tradition ne s'est jamais interrompue, il est impossible de redonner des tournois là où la tradition s'est interrompue pendant un an. Face à la modernité, la diminution de la fréquentation des combats due à une population vieillissante, les problèmes de normes de sécurité des gallodromes, le manque de rentabilité de cette activité et, il est vrai, un certain mépris du « monde extérieur », les gallodromes ferment les uns après les autres. Ils sont le plus souvent détruits, ne trouvant pas d'autre utilisation que celle pour laquelle ils avaient été imaginés – à part peut-être le théâtre comme Jean-Marc Chotteau s'est proposé de le faire au Gallodrome de Neuville-en-Ferrain...*

# La « dramaturgie » des combats de coqs

Comme le théâtre, les combats de coqs ont leurs règles, leurs codes, leur « dramaturgie ». Mais ils s'adressent tous deux à des cercles restreints d'initiés qui ne se croisent jamais. Or avec « *Prises de becs* », les deux mondes s'interpénètrent : les « théâtraux » prendront connaissance des rituels des coqueleux, et à l'inverse, le public des combats de coqs sera initié aux conventions théâtrales et à de grands textes « classiques »... Si l'intention de Jean-Marc Chotteau n'était pas, en créant « *Prises de becs* », de faire la promotion des combats, il souhaitait que les spectateurs prennent néanmoins toute la mesure de la comparaison qu'il effectue avec les combats humains.

Au gallodrome, des coqs de combat choyés par des éleveurs passionnés s'affrontent selon un rituel repris aux plus grandes civilisations comme la Perse, l'Égypte, la Grèce et Rome... Soit plus de cinquante siècles de combats ! Dans la région du Nord de la France, les combats sont très strictement codifiés, et le groupe d'amateurs des combats est lui-même très structuré autour des parties et concours.

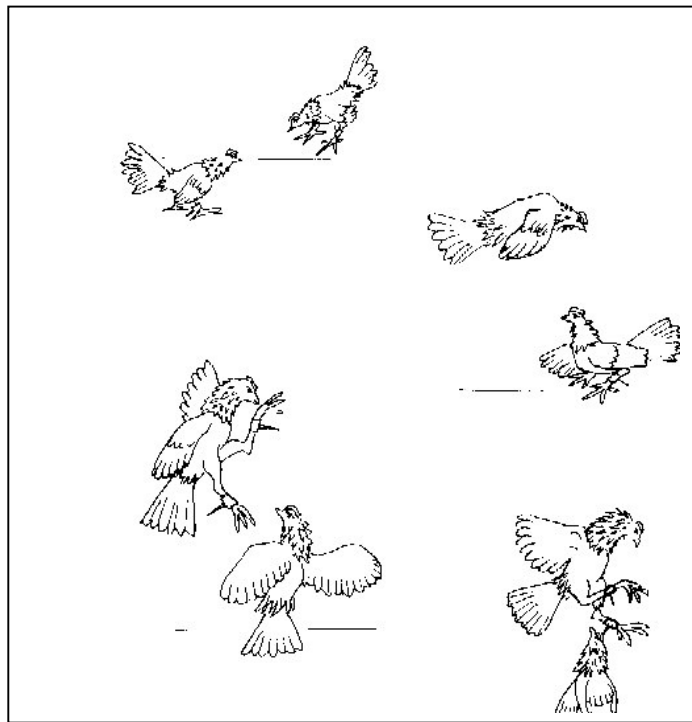
On sera surpris, et cela est souvent méconnu du public (comme c'est le cas pour la tauromachie), des soins extrêmes donnés aux coqs de combat par leurs éleveurs. Ces derniers éprouvent un véritable amour pour leurs champions, qui sont comme une projection d'eux-mêmes<sup>1</sup>. Les éleveurs sélectionnent en effet les reproducteurs, surveillent la gestation et la ponte, choisissent les combattants et les élèvent, les soignent, les lavent, leurs font faire de l'exercice, les nourrissent etc. Toutes sortes d'attentions précises qui montrent bien que le coq n'est pas du tout indifférent à son éleveur. Ces attentions sont souvent évoquées dans « *Prises de Becs* », tout comme quelques règles élémentaires des combats qui participent de cette « mythologie » des coqueleux, et que nous rappelons ici brièvement en citant des extraits du spectacle.

1) « *Le combat doit répondre à des règles précises et se dérouler obligatoirement sous le contrôle de deux arbitres. Leur autorité ne doit être contestée par aucun participant car leurs décisions peuvent être lourdes de conséquences. Ils sont chargés de vérifier l'état des coqs qui vont se voler dans les plumes. Ils vérifient le choix des armes, pour maintenir l'égalité des chances.* » On peut ajouter que les arbitres surveillent la mise au parc et le chronométrage des combats. C'est à eux de désigner le vainqueur lorsque l'issue paraît incertaine.

---

<sup>1</sup> L'auteur nordiste Simons rend hommage à cette relation particulière en retraçant la vie d'un coqueleux, dans son roman intitulé *Ziguomar*, nom du coq auquel son éleveur se consacre entièrement, de la naissance à la mort.

2) « Les combats durent 6 ou 8 minutes, et selon le cas, la quatrième ou la sixième minute est annoncée par une ampoule électrique qui s'allume au-dessus du grillage. Dans le cas d'un combat en six minutes, si les coqs arrivent sans que l'un se soit couché à cette quatrième minute, la première lampe s'allume, indiquant l'avant-dernière minute du combat. Une minute plus tard, la deuxième lampe s'allume à son tour, annonçant la dernière minute, et enfin, à l'expiration de cette dernière minute, les deux lampes s'éteignent. » Seuls les initiés, sachant exactement comment les coqs portent leurs coups, peuvent suivre le combat malgré la rapidité et l'apparente confusion de l'action.



Reste un enjeu des combats de coqs évoqué dans « *Prises de Becs* » dont les novices auront beaucoup de mal à comprendre les règles : les paris. Chaque coqueleur emportera son secret concernant la gestuelle et les codes de ces seuls moments d'excitation ou d'applaudissement durant les tournois, les coqueleurs ne manifestant jamais aucun autre signe de réjouissance ou désir de revanche à la victoire d'un coq, sûrement parce que celle-ci signifie forcément la mort d'un autre : « *Pour l'éleveur qui travaille à constituer une longue lignée de vainqueurs, rien (...) pour lui n'est plus terrible que de voir son coq sortir du combat épuisé et blessé. Il le laisse récupérer seul dans une loge, souvent dans l'obscurité pour qu'il se repose mieux. Le pouvoir de récupération du coq est étonnant : il cicatrise très rapidement. Après seulement une semaine de repos, le coq est généralement guéri, et au bout de quinze jours, il reprend son entraînement et les combats. Ou bien il deviendra après sa guérison un reproducteur coulant des jours heureux...* » (Le premier arbitre dans *Prises de becs*)

## Un thème « adapté »

Quels textes de théâtre était-il possible de présenter dans un gallodrome ? Les combats sont nombreux au théâtre, mais les plus célèbres, les plus universels et les plus comiques sont sans aucun doute les scènes de ménage. S'il est vrai que le spectacle « *Prises de Becs* » aide à mieux connaître l'univers des coqueleux, et donc à l'apprécier ou à relativiser certaines opinions préconçues, le lieu des combats coqs fournit surtout à Jean-Marc Chotteau la possibilité de relier entre elles différentes scènes de ménage de différents genres et époques. Le metteur en scène aime adapter des textes non-théâtraux au théâtre, comme ce fut le cas avec *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert, *Petites Misères de la vie conjugale* de Balzac, *L'Esthétocrate* de Pol Bury... Avec *Prises de becs*, c'est le lieu qui a inspiré le thème. L'écriture s'est pour ainsi dire « adaptée » au lieu, tout comme dans deux autres spectacles : *La Vie à un fil* dans une friche industrielle (sur le thème du textile, à partir de témoignages recueillis auprès de la population), *L'Eloge de la paresse* dans une bourloire (dans un lieu de loisirs, le spectacle avait pour sujet la paresse).

Ici, l'adaptation de Jean-Marc Chotteau repose sur le parallèle entre la scénographie des scènes de ménage et le rituel des combats de coqs. Ce ne sont plus des coqs mais des couples, qui s'affrontent sur le « pit » sous l'œil vigilant et professionnel de deux arbitres. Les couples sont assimilés à des gallinacés et tour à tour, les époux s'inter-changent pour interpréter des scènes célèbres du répertoire classique ou contemporain. La forme fait parfois penser aux matches d'improvisation<sup>2</sup> et pourtant il n'en est rien. Les scènes sont répétées et liées par le discours des arbitres qui introduit de la cohérence dans le spectacle et donne l'effet d'une vraie pièce de théâtre avec un début, un milieu et une fin, et crée l'« adaptation » proprement dite : le premier arbitre, secondé par son assistant, est un vrai maître d'œuvre de l'illusion théâtrale (et, puisqu'il en affiche les codes, de sa « désillusion ») : il présente les scènes, et les noms des personnages, commente l'action, distribue les trophées, se mêle parfois aux combattants, et surtout, donne la « morale » du spectacle : qui est le plus cruel de l'homme ou de la bête ?

En effet, le lien essentiel qui unit le lieu du spectacle (le gallodrome) à son sujet (les scènes de ménage) est une triste comparaison : le coq est avec l'homme le seul animal qui se bat naturellement à mort contre son semblable...

---

<sup>2</sup> D'ailleurs, « la virgule, » a programmé un autre spectacle sur le pit du gallodrome de Neuville-en-Ferrain : « Les Bonimenteurs », deux héritiers de la commedia dell'arte et de la technique de l'improvisation qui vont s'affronter sur le ring du gallodrome, qui offrira un espace scénique aussi excitant que la traditionnelle patinoire des ligues d'improvisation.

# Les scènes et leur articulation dans l'adaptation

Dans « *Prises de becs* », sont réunis des styles aussi différents que ceux de Molière (*Le Médecin malgré lui*), Courteline (*La Peur des coups*, *Le Gora*), Feydeau (*On va faire la cocotte*), Simons (*Les Carottes sont cuites*, *Les Carottes sont recuites*), Ionesco (*Scène à quatre*). Ces scènes sont articulées par des transitions écrites par Jean-Marc Chotteau, qui sont dites par le premier arbitre, véritable « Monsieur Loyal » imaginé de toutes pièces par l'adaptateur. Son rôle est primordial et fournit au spectacle son unité et sa « morale » interne : l'arbitre fait le lien entre les spectateurs et les combats de coqs. Il a une fonction à la fois d'information sur l'univers des coqueux, et de comparaison entre les combats de coqs et les combats de couples, qui a pour fin d'amener le public à réfléchir sur la nature belliqueuse des hommes eux-mêmes.

Voici un plan global des transitions écrites par Jean-marc Chotteau, et des scènes « classiques » utilisées dans la pièce, plan où l'on indique une note sur l'auteur (inspirée du Dictionnaire Larousse du Théâtre sous la direction de Michel Corvin), un résumé de la scène reprise dans « *Prises de becs* », et sa signification dans la globalité de la pièce.



***Scène d'exposition par les deux arbitres :***  
*présentation du gallodrome et définition des combats,*  
*entrée des « combattants », présentation des « coqs »*

## **I/ Ionesco, Scène à quatre**

- Ionesco (1909-1994) est le chef de file du « théâtre de l'absurde ». Dès les années cinquante, il s'oppose au théâtre bourgeois et littéraire de l'époque pour renouer avec l'héritage des avant-gardes des premières décennies du siècle. Né en Roumanie, il s'installe en France dans les années 40 et écrit une première pièce : *La Cantatrice chauve*. Dans cette pièce, comme dans une certaine mesure dans *Scène à quatre*, il ne se passe rien du point de vue de l'action ou de la psychologie des personnages... Ionesco se sert d'une situation entre des petits bourgeois pour leur faire débiter des clichés et des truismes, et montrer qu'entre l'ordre du discours et la situation concrète il n'y a pas de complémentarité... C'est la clé du comique d'Ionesco, dont le but était de mettre en scène la « tragédie du langage ». L'oeuvre d'Ionesco (*La leçon*, *Jacques ou la soumission...*) est axée sur cette tentative de faire fonctionner à vide le mécanisme théâtral, doublée d'un engagement humaniste (*Victimes du devoir*, *Rhinocéros*, *Le Roi se meurt...*)

- Dans le début de « *Prises de becs* », il s'agit du début de la scène, avec deux personnages. Deux hommes se disputent sur « lequel des deux a raison ». L'absurde est renforcé par la désignation régulière d'un « attention au pot de fleurs ! », transposé dans la mise en scène de Jean-Marc Chotteau en pot de... plumes ! Le combat est purement verbal et ne repose apparemment sur aucune raison précise. Du coup, il tourne à vide, l'argumentaire est totalement creux et se résume à cette tautologie : « j'ai raison parce que j'ai raison ». Le langage absurde d'Ionesco montre ainsi très bien l'absurdité de fond des altercations entre hommes !

- Exception dans les « *Prises de becs* », il s'agit d'un combat de deux coqs et non d'un couple (mais dont on verra à la fin de la pièce, lorsque la scène sera donnée dans son entièreté, que la raison de ce combat est... une femme !) : il était nécessaire de donner à voir un combat de « coqs », afin d'expliquer que les motivations des coqs pour se battre étaient... leurs poules ! C'est la seule scène (avec celle de la fin) où les comédiens portent un jabot de plumes, signe de ce parallèle. Cette scène est reprise à la fin du spectacle – le premier arbitre viendra jouer le rôle du troisième coq, dans un langage et une relation toujours aussi absurdes, et l'une des poules viendra se faire « arracher » !

*Les arbitres interrompent la dispute, introduisent les « poules », puis le premier « match ». A partir de cet instant, le premier arbitre nommera les auteurs des scènes et le nom des personnages, comme un éleveur annonce les noms de ces combattants :*

## II/ Molière, *Le Médecin malgré lui*

- Il était impossible de mettre des ménages en scènes sans citer Molière (1622-1673), ce grand maître du théâtre français qui a si souvent écrit des dialogues de couples dans le genre de la farce (*Le docteur amoureux*, *La jalousie du Barbouillé*), de la comédie (*Sganarelle ou le cocu imaginaire*, *L'école des maris*, *L'école des femmes*) ou même parfois, de la semi-tragédie (*Le Misanthrope*, *Georges Dandin*). Le thème du cocu est souvent au cœur des disputes conjugales, et Sganarelle est le type du mari infortuné que l'on retrouve dans plusieurs pièces de Molière. Son nom vient du verbe « sgannare » et signifie « desiller », « ouvrir les yeux à quelqu'un ». Dans *Le Médecin malgré lui*, c'est lui qui, forcé et contraint, en arrive à faire des dupes : simple paysan, il doit, sous peine d'être battu jouer le rôle d'un médecin et guérit une jeune malade en favorisant ses amours contrariées. Martine est, elle aussi, un personnage type des comédies de Molière (*Les Femmes savantes*) : querelleuse et rouée, elle se venge de son mari qui l'a rossée en le faisant passer pour un médecin. Personnage traditionnel du fabliau, Martine, tenace et virulente, conduit sa vengeance de main de maître sans s'en laisser conter. Elle séduit par sa vitalité débordante et la truculence aisée de son langage.



- Dans « *Prises de becs* », il s'agit de la scène 1 de l'acte I du *Médecin malgré lui* entre Sganarelle et Martine, dite « scène d'exposition », où les caractères des différents personnages apparaissent, ainsi que la définition de l'intrigue. C'est une célèbre scène du répertoire, où M. Robert, qui vient séparer les deux époux (il est légitimement joué par le premier arbitre dans « *Prises de becs* »), est repoussé par Martine, moins d'ailleurs pour défendre son intimité conjugale que par bravade : « il me plaît d'être battue ! ». C'est l'arbitre qui, dans « *Prises de Becs* », vient jouer le rôle de M. Robert.

- Le début de cette scène d'anthologie dans le genre de la comédie, pouvait être dissocié du reste de la pièce, et fournir un bon début aux « *Prises de becs* » de Jean-Marc Chotteau. Par ailleurs, par le rôle de M. Robert, il permettait d'intégrer un arbitre à la scène, dans sa fonction d'observateur des combats, et de médiateur des coups.

*Le premier arbitre annonce la fin du « match » et présente d'une manière pédagogique les objets qui servent au transport des coqs ; ce faisant, il installe le « décor » de la scène suivante :*

### III/ Simons, *Les carottes sont cuites*



- Poète, comédien, peintre, caricaturiste, homme de radio et de télévision... Simons, né le 22 février 1901 à Lille, fut aussi dessinateur, peintre, sculpteur, graveur, afficheur et artiste. Dans la grande tradition des chansonniers, il a vite compris l'importance de l'audiovisuel et se met à écrire des textes pour la scène, la radio, le cinéma. Il va lancer les premiers sketches de ses personnages, Alphonse, interprété par lui-même, et Zulma, jouée par Line DARIEL, à Radio-PTT Nord. Pur lillois comme il aimait l'affirmer, il reste un "patoisant" toujours très apprécié. Après l'armistice, il entre aux Beaux arts, devient journaliste à l'Echo du Nord en 1921... En 1928, il crée pour Line Dariel, histoire de boucher un trou dans un spectacle, le fameux Poste à galène. C'est un triomphe pour la comédienne, et le début d'une fructueuse collaboration. Sur les planches, mais aussi à la radio et à la télévision, Alphonse et Zulma enchantent le public du Nord de leur carnaval de chamailleries. Comment expliquer le formidable impact des émissions, des « Carottes sont cuites » au «Magazine des mineurs », c'est-à-dire de 1930 à 1972 ? Le naturel rugueux de Léopold, la fantaisie vivace de Line, le côté fraternel et populaire des textes qui réduisent le patois à sa plus simple et plus directe expression : telles sont les clefs du succès. Les gens du Nord adorent ! Pour le comédien Jacques Bonnaffé, qui aujourd'hui a pris le relais, «*doucement, le patois se fait popotte. Dans l'accent comme dans le piqué du caractère, on a mijoté ce qui se fait de mieux, assortissant ridicule et fierté, ralliant rudesse et bonté* ».

Il ne se contentera pas d'imaginer des centaines de sketches : il écrit des chansons, des pièces de théâtre, des romans ( *Ziguomar coq de combat*, *L'Cat dins l'horloche*, *V'là l'tableau*, *La P'tite*, *Des minables...*)... sans cesser de peindre et de dessiner ! Il décédera en 1979. Depuis une douzaine d'années, l'association « Toudis Simons » entretient avec ferveur la flamme du disparu.

- Jean-Marc Chotteau cite la scène complète de Simons dans *Prises de becs*. Il s'agit de la première recette ratée qu'une femme présente à son mari... et qui se finit par un beau baiser d'amour ! Cette scène permettait notamment d'intégrer des remarques sur la nourriture des coqs, fondamentale dans l'élevage de ces derniers pour les combats, tout en faisant connaître quelques tournures de la langue régionale... Le caractère incongru de l'association des différents auteurs montrait aussi les multiples possibilités de variations théâtrales autour d'un même thème.

- *Quelques bribes de Ch'ti...*

« Moi » et « Toi » se disent « mi » et « ti », d'où l'appellation « ch'ti mi » pour désigner les gens qui parlent le patois du Nord, fortement emprunt de la langue picarde.

Les verbes à l'imparfait se prononcent « o » : « j'étois mache » = « j'étais courroucé, méchant » ; « Mais si j'avos su qu' te f'jos si bien l' cuisine, j' t'auros mariée deux ans pus tôt » = « Mais si j'avais su que tu faisais si bien la cuisine, je t'aurais épousée deux ans plus tôt »

L'article « une » se prononce « eune » : « eune paire de t'nalles » = « une paire de tenailles »

Les sons « c » se prononcent le plus souvent « che » : « ché prêt dans cinq minutes » = « c'est prêt dans cinq minutes » ; « Ch'est vrai, sais-te... Cheulles de m' mère, j' les aimos point., on aurot dit de l' ratatouille ! Tandis qu' cheulles chi » = « c'est vrai tu sais, celles de ma mère, je ne les aimais pas, on aurait dit de la ratatouille ! Tandis que celles-ci ! »

« se rapapilloter » : se réconcilier

« eune baisse » : un baiser

« eune cayelle » : une chaise

« eune madouilla » : un souillon, une femme qui ne fait pas bien son ménage

« bertonner » : râler

« toudis » : tout le temps

« revetier » ou « vetier » : regarder

« brind'zingue » : folle

Certaines voyelles s'élident devant une consonne : « ch'est t' punition » = « c'est ta punition » « M' punition ? » = « ma punition ? »

Le son « an » se prononce « in » : « va-t'en mainger chez t' mère » = « va manger chez ta mère » ; « J'ai pas invie de m'casser eune dint » = « je n'ai pas envie de me casser une dent »

Et cetera !

*Le premier arbitre présente la scène suivante, en affirmant qu'un bon éleveur doit toujours surveiller l'accouplement de ses coqs et poules :*

#### IV/ Courteline, *Le Gora*

- Courteline, pseudonyme de Georges Moinaux (1858-1929) fut journaliste, romancier, et auteur dramatique. Il a écrit cent farces, tranches de vie et comédies. Observateur caustique de la méchanceté et des ridicules humains, réaliste satirique, il n'écrit que des oeuvres brèves car il affirme être totalement privé d'imagination. Mais dans ce cadre il met en scène des situations saisies sur le vif et grotesques, créant une foule de personnages (*Lidoire, Les Boulingrin, La conversion d'Alceste, Le Gendarme est sans pitié...*). Sa bouffonnerie apparente, son rire constamment jaillissant, ses personnages dont les noms très souvent ridicules signalent le défaut dominant, toute cette verve aux multiples facettes cache la profonde tristesse de Courteline devant l'homme, sa bêtise infinie et sa méchanceté foncière.

- La première scène de Courteline utilisée dans « *Prises de becs* » en témoigne : la bêtise de Bobechotte a pour réponse la complaisance un peu méchante de son partenaire, Gustave, qui s'évertue à lui expliquer que le chat qu'on lui a offert est un « angora ». Fondé sur l'incompréhension d'une « liaison », prétexte à des jeux de mots et des lapsus hilarants, ce texte est comique, mais exprime néanmoins le fond assez cruel de la comédie, qui s'amuse toujours aux dépens de quelqu'un (ici, la femme), avertissant de la « morale » de « *Prises de becs* »...

*Le premier arbitre constate l'échec de cet accouplement, et en annonce un autre, qu'il espère plus réussi. Symptomatique des conflits de couples, le problème de la jalousie est illustrée par un autre texte de Courteline. Là encore, un rapprochement est effectué avec les combats de coqs, qui tient à l'étymologie même du mot « jaloux » : « La jalousie.... La jalousie est un mot qu'on trouve à l'origine dans le provençal gelos ! « Gelos »... de « galus », galus, le... coq ! « Gelos, qui donna « jal » : « jaloux ». En conséquence, dire d'un homme jaloux qu'il est un jeune coq, ce n'est pas une métaphore... c'est un pléonasme ! » dit l'arbitre*

#### V / Courteline, *La Peur des coups*

- Pour équilibrer quelque peu les torts et les moqueries, la deuxième scène de Courteline utilisée dans *Prises de becs* s'attaque cette fois à l'homme et non à la femme : ses vertus de « courage », symboles de virilité, sont ridiculisées dans un texte célèbre : *La peur des coups*. Il s'agit de la scène entière entre un couple, l'épouse accusant son mari de couardise et ce dernier se débattant alors que toute son attitude rend manifeste son absence de courage... Le lien avec les coqs est inséré à plusieurs reprises d'une manière qui souligne le comique de la situation : « *L'une des qualités les plus extraordinaires des coqs de race est son courage. La victoire d'un coq est rarement dépendante de la fuite de son adversaire. D'ailleurs on ne dit jamais d'un coq qu'il est une « poule mouillée »... D'un homme, si !* »

*Les deux arbitres, après avoir rappelé quelques règles du combat qui s'adaptent parfaitement à la fin de la scène de Courteline, et la victoire (temporaire !) d'une poule sur un coq, annoncent la scène suivante :*

#### **VI/ Feydeau, *On va faire la cocotte***



- Feydeau (1862-1921) est l'auteur dramatique français qui a porté le vaudeville du XIX<sup>ème</sup> siècle à son épanouissement. Fils de romancier, il s'adonne dès l'adolescence à l'écriture de piécettes en un acte et de monologues. L'art de Feydeau puise son inspiration dans la vie agitée des Boulevards dont il est un des seigneurs. Après avoir écrit quelques pièces en trois actes (*Monsieur Chasse, Champignol malgré lui...*), il compose avec un comique féroce et poignant des farces conjugales dans lesquelles s'expriment les rancœurs d'un mariage (avec Marianne Carolus-Duran) qui a tourné à l'aigre (*On purge bébé, Mais n'te promène donc pas toute nue !...*). Les critiques d'aujourd'hui se plaisent à rapprocher le burlesque de ce théâtre des créations surréalistes (*Ubu roi* de Jarry fut joué la même année que *Le Dindon*). Quant aux rapports d'incommunicabilité entre les personnages (comme c'est le cas dans *On va faire la cocotte*), aux jeux dérisoires du langage dans cet univers régi par la logique déréglée de l'absurde, c'est bien à Ionesco qu'il peuvent faire songer. Mais en définitive, cette oeuvre apparaît surtout comme une invite au fou rire !

- Jean-Marc Chotteau reprend *On va faire la cocotte* avec quelques coupes dans le texte. Il s'agit d'une scène entre un mari et sa femme, au coucher, ce dernier souhaitant « prendre l'air », mais sans son épouse. Stéréotypes féminins et masculins s'affrontent dans une joute verbale pleine de sous-entendus. Le mari finit par simuler un étouffement qui va obliger sa femme à le laisser s'échapper comme un volatile... comme un coq ! Dans *Prises de becs*, Jean-Marc Chotteau a introduit une scène parallèle de comédie à celle de Feydeau, rapprochant la scène d'étouffement à la définition de la « coqueluche ». Le lien entre la coqueluche et le coq est phonétique, et permet au comédien interprétant le mari de s'étouffer comme s'il était atteint de la coqueluche, tranquillement définie par le premier arbitre qui constate les dégâts de cette maladie sur son « volatile » ! Le choix de cette scène, outre ce rapprochement prétexte à comédie et bien sûr la qualité de l'écriture de Feydeau, a aussi été motivé par le rapprochement possible de l'expression « cocotte » avec le monde des gallinacés. Une trame interne au spectacle lie donc toutes les scènes de *Prises de becs* entre elles, pour aboutir non pas à une simple juxtaposition des scènes, mais à une écriture globale cohérente.

*Les coqs ne sont pas oubliés : le premier arbitre évoque les soins presque affectifs que les éleveurs assignent à leurs champions, tandis que le second arbitre effectue les soins aux « coqs » sous les yeux des spectateurs, puis ils annoncent la scène suivante :*

#### **VI/ Simons, *Les carottes sont recuites***

- Pour la nécessaire « cohérence » du spectacle, un deuxième texte de Simons vient boucler le spectacle des scènes de ménage : il s'agit en quelque sorte d'une « suite » à la première, qui permet de mettre en scène deux autres comédiens sur un même thème : la cuisson des carottes ! Il s'agit des « Carottes sont recuites », où Alphonse et Zulma, quelques années plus tard, évoquent la scène d'amour initiale de leur mariage (qui est le sujet des *Carottes sont cuites*), dont Alphonse visiblement a un souvenir moins précis que Zulma...



Pleine d'une tendresse cachée, cette scène apporte une conclusion positive aux diverses scènes de ménage, qui parfois ont été bien cruelles...

#### **VII/ Ionesco, *Scène à quatre***

- Pour boucler le spectacle, Jean-Marc Chotteau a imaginé reprendre la scène d'Ionesco, dans sa totalité. Ainsi, c'est un langage absurde, symbole certainement de l'absurdité des combats humains, qui dénoue le drame. L'aspect absurde est souligné par des expressions qui ont un effet comique : « je ne peux pas vous étouffer avec mon cigare puisque je n'ai pas de cigare ! ».

- Ionesco conclut *Scène à quatre* par l'arrivée d'une femme à l'apogée du débat verbal qui anime les trois hommes (le premier arbitre a rejoint les deux « coqs »), et par une didascalie étonnante : « *Le jeu continue ainsi quelques instants; la dame laisse aussi tomber ses fleurs, sa jupe se décroche, ses vêtements sont maltraités, on s'arrache la dame qui passe alternativement dans les bras des trois autres personnages en tournant autour de la table; on lui enlève, également, dans le mouvement, et on brandit un de ses bras, l'autre bras, puis une jambe, les seins.* » La femme est littéralement « arrachée » par les trois hommes, ce que Jean-Marc Chotteau a traduit bien évidemment par une métaphore scénique : la femme est vêtue de plumes, comme une poule, et ce sont ces plumes que les trois « coqs » arrachent violemment.

- La deuxième comédienne intervient alors, et donne en chœur avec sa partenaire féminine une première « morale » du spectacle : « *Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, nous sommes tout à fait d'accord avec vous, ceci est tout à fait idiot !* ».

## Conclusion du premier arbitre



- En conclusion, c'est le premier arbitre, qui a jugé pendant toute la durée du spectacle de l'intégrité des combats menés devant lui, qui donne la morale de tous ces combats de couples, et surtout de leur parallèle avec les combats de coqs : *« Abraham Lincoln fut un jour sollicité par un groupe de citoyens*

*puritains qui lui demandait de faire cesser la pratique des combats de coqs, origine de bien des péchés. Eh bien, vous savez ce qu'il répondit ? " Aussi longtemps que notre Dieu Tout-Puissant, permettra à l'homme - créé à son image !- de se battre en public et de s'entretuer, pendant que le reste du monde contemple cela sans rien faire, il ne m'appartient pas, à moi, de priver les poulets du même privilège ! " »*

# *La philosophie de l'adaptation : du témoin au spectateur*

Tout au long de *Prises de becs*, Chotteau établit un parallèle entre l'homme et l'animal, sur le thème du combat, décliné notamment par les deux arbitres qui, en constante relation avec les spectateurs, annoncent les comédiens et les scènes, commente, chronomètrent les « combats », font des liaisons thématiques (le courage, l'alimentation, la coqueluche...). En effet, un lien essentiel entre l'homme et le coq justifie cette série de comparaisons : comme les coqs, les hommes sont les seuls animaux qui se battent à mort contre leurs semblables. L'homme ne devrait-il pas lutter, par la culture, contre ce qui semble a priori être un instinct naturel ?

En jouant « *Prises de becs* » au Gallodrome, dans la configuration particulière d'une arène qui abolit le « quatrième mur », la Compagnie donne à voir autre chose que des ménages en scènes dans la tradition classique du boulevard : elle offre au public l'image du public, de son regard, de ses applaudissements, de ses rires. Car du monde du théâtre et de celui des coqueleux, le plus étrange et le plus cruel n'est pas forcément celui qu'on croit. Le coqueleux ne rit pas du coq sur lequel son adversaire se déchaîne, tandis que le spectateur de théâtre, lui, rit du cocu et applaudit les amants magnifiques.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les coqueleux disent maintenir leur milieu fermé au « tout public » : *« consciemment ou intuitivement, les éleveurs savent que ceux qui ne vivent pas avec les coqs, qui les connaissent mal ou ne les connaissent pas du tout, que ceux-là n'ont rien à faire autour du pit. Dans le meilleur des cas, ils ne comprendront rien, ressentiront seulement le choc d'images qui leur paraîtront d'une brutalité intolérable, et se détourneront en portant un jugement sévère. Dans le pire des cas, ils aimeront le spectacle. Et cela serait intolérable. Car ce ne serait pour ceux-là précisément qu'un spectacle, un spectacle de violence et de mort qu'ils apprécieraient ainsi sans le comprendre. Les combats ne sont pas un spectacle. Pour les coqueleurs, ils sont des épisodes – des épisodes déterminants, souvent mortels – de la vie et du destin des coqs. Et c'est parce que les coqs jouent là délibérément et volontairement leur destin que les coqueleurs qui les aiment (...) s'enthousiasment de leurs combats sans que jamais leur passion prenne un aspect malsain. Il n'y a en réalité dans un gallodrome (...) aucun goût pour la brutalité, aucune attirance suspecte et morbide pour le sang, aucune délectation cruelle pour la violence du combat. Cette violence des combats de coqs n'est d'ailleurs pas spectaculaire au sens où l'on pourrait l'entendre d'un affrontement mortel. La lutte est silencieuse, rapide, très rapide, très aérienne aussi. Le sang ne coule pratiquement jamais. Les blessures sont profondes et*

*parfois mortelles, mais elles sont étroites et peu sanglantes.* » (Olivier Danaé, *Combats de coqs*, L'Harmattan, 1989)

Ainsi, les coqueleux se méfient d'un regard de « spectateur » là où les combats ne réclament que celui de « témoins ». En effet, le spectateur risque de prendre du plaisir là où il ne s'agit pour un coqueleux que d'observer l'instinct, et, il est vrai, de relever les points. Aussi, dans ces divertissements, le rôle des « spectateurs » n'est-il pas de prendre un peu de distance, ce qui était rendu possible par le rapport quadri-frontal du gallodrome ? Où est l'homme, où est la bête ? A nous poser la question, « *Prises de becs* » ne nous fait pas rire « *bêtement* » !

# Composition de textes

## 1/ La décentralisation

*Robert Abirached nous rappelle, dans un texte intitulé « Le théâtre, service public : les avatars d'une notion », à quel point faire reconnaître le théâtre comme indispensable à la collectivité a été l'objet d'une conquête, et comment la notion de « service public » doit sans cesse être remise en question (par les politiques comme les artistes) pour conserver un sens pour cette même collectivité :*

« Divertissement ou mise en représentation critique de l'ordre établi, le théâtre peut être l'un ou l'autre. Dans le premier cas, il ne saurait intéresser le pouvoir que pour distraire la collectivité d'elle-même ; s'il est pris en charge alors, c'est à la condition d'être étroitement cantonné dans l'insignifiance ; mais dans le second cas, l'Etat a de quoi s'interroger avant d'aider cela même qui prétend le mettre en danger ou en déséquilibre : à la vérité, libre examen ou contestation par la fiction dramatique ne peuvent être que liés à l'exercice de la démocratie même.

C'est pourquoi rien n'est moins évident que la conception du théâtre comme une activité de service public, qui nous est pourtant devenue familière depuis une quarantaine d'années. Le moins qu'on puisse dire, c'est que cette idée a mis du temps à se faire admettre depuis les débuts de la République : violemment controversée dès son apparition au début du siècle, nourrie de justifications prudentes et successives du Front Populaire à la Libération, en passant par Vichy, victorieusement imposée par Jean Vilar, puis banalisée par degrés au point de se vider d'une bonne partie de son contenu, elle sert à justifier aujourd'hui, aux yeux de beaucoup, le poids et l'omniprésence de l'aide apportée par l'Etat à l'exercice du théâtre, sans qu'on puisse apercevoir très clairement les contours du consensus dont elle est l'objet. »

*Jean Vilar a largement contribué, en dirigeant notamment le TNP, à définir la notion de « service public », dans un texte célèbre et souvent cité :*

« Dieu merci, il y a encore certaines gens pour qui le théâtre est une nourriture aussi indispensable que le pain et le vin (...) Le TNP est donc, au premier chef, un service public. Tout comme le gaz, l'eau, l'électricité. Autre chose : privez le public – ce public qu'on nomme grand parce qu'il est le seul qui compte – de Molière, de Corneille, de Shakespeare : à n'en pas douter, une certaine qualité d'âme en lui s'atténuera (...). Notre ambition est donc évidente : faire partager au plus grand nombre ce que l'on a cru devoir réserver jusqu'ici à une élite. »

## 2/ Simons, préambule au récit « Ziguomar »

*La tournée de « Prises de becs » dans les gallodromes de la région du Nord-Pas-de-Calais a été souvent l'occasion de rencontres avec les coqueleux, et a nourri la légende qui existe autour des combats de coqs : par exemple, au Gallodrome de Fromelles, la gérante du lieu nous a raconté que Simons venait s'installer souvent sur une petite table au coin du café qui ouvre sur une petite cour où sont installées quelques cages à coqs, et au fond, en guise d'arrière-salle comme c'est souvent le cas, le gallodrome. L'auteur patoisant a en effet célébré les combats de coqs, notamment dans un roman, Ziguomar (Les amis de Lille, 1978) qu'il introduit ainsi, par des raisons un peu similaire à celles que furent celles de Jean-Marc Chotteau lorsqu'il décida de créer un spectacle dans un gallodrome :*

« Ce petit préambule pour expliquer, surtout, ce que je n'ai pas voulu faire : un documentaire sur les coqueleux. Cela ne concernerait que ceux qui sont intéressés, c'est-à-dire ceux qui sont déjà au courant.

La littérature sur ce sujet n'est guère abondante, mais suffisante. Il suffit de lire le beau livre d'Arnauld de Corbie, paru en 1939, pour connaître l'essentiel de ce « jeu » (on dit : jouer les coqs), vieux comme les coqs eux-mêmes, et qui sombre petit à petit dans le folklore de certaines provinces, dont la nôtre.

Je comprends que l'on aime ou que l'on déteste cette coutume. La moindre réflexion peut donner raison à ceux qui sont pour, ou contre. Mais, de toute façon, il faut bien admettre que, dans la violence qui agite le monde d'aujourd'hui, ces joutes d'oiseaux ont un caractère presque poétique.

Ce récit ne veut rien prouver, ni justifier.

Mon père était coqueleux. Dans ma jeunesse, j'ai toujours vu des coqs de combat à la maison. C'est dire que je connais bien ces bêtes, et ceux qui se passionnent pour elles.

Dans mes premiers sketches, théâtraux ou radiophoniques, j'ai mis des coqueleux en scène (Martin, qui n'entend qu'un coq n'entend qu'un chant, etc.) Dans mon film : « Le Fraudeur », il en était question également. J'ai peint plusieurs tableaux – dont deux sont au musée Comtesse – représentant des épisodes de gallodrome.

Pourquoi cette prédilection ?


Parce que je connais bien le sujet, que j'aime son pittoresque, et qu'il fait partie d'un folklore qui m'est cher. Disons aussi : par nostalgie. »

### 3/ Le journal des coqueleux

Caractéristique de l'organisation des coqueleux, une fédération a été constituée afin de défendre ce « patrimoine ». Un journal est dans cet esprit édité et, même s'il n'est distribué qu'au public habituel des coqueleux qui y trouvent notamment une source d'informations concrètes sur les lieux et dates des combats, il témoigne de la prise de conscience d'une minorité des coqueleux de « publier », de « rendre public » une activité qui était restée jusque là cachée, afin, sans doute, de tenter de la sauvegarder. C'est en tout cas le discours du Président de la fédération des coqueleux, Monsieur Elie Trinez, qui a pris le soin de communiquer un article sur Prises de becs dans ce journal.

Soixante huitième année Numéro 9 24 Juillet 2000 ISSN 0767 9017

Organe de la  
Fédération des Coqueleurs  
Région Nord de la France  
C.C.P. Lille 22.79.34  
Publication mensuelle  
Fédéré avec Journal : 110 Francs  
Fédéré sans Journal : 20 Francs



Tous renseignements et  
courriers administratifs  
doivent être adressés à

**Madame HEURTAUX**  
Secrétaire Générale de la Fédération  
3, Rue des Chats  
62117 BREBIERES  
Tél. 03.21.50.00.64

# Le Coq Gaulois

Toute correspondance au sujet du journal  
doit être envoyée chez :  
Mr Albert DELRIVE 4, rue du Maréchal  
Foch 59136 WAVRIN; avant le 30 de chaque  
mois - Tél. 03.20.58.75.85

Prenez note s'il vous plaît :  
Le règlement des cartes Fédération, taxes des concours  
(mensuellement) doit être envoyé chez Mr Albert DELRIVE  
4, rue du Maréchal Foch 59136 WAVRIN  
Chèques C.C.P. Lille 22.79.34 pour enregistrement.

Toute reproduction du Journal est interdite

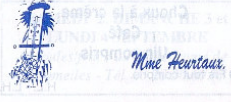
Le Samedi 16 Septembre 2000 à  
10h30 au Gallo d'Hantay :  
**Réunion du  
Conseil d'Administration  
de la Fédération**

Le Dimanche 17 Septembre 2000 à  
16h00 au Gallo d'Hantay :  
**Assemblée Générale  
de la Fédération**

Vous y êtes tous invités !



« La Fédération  
et moi-même  
vous souhaitons de passer  
d'agréables vacances ».



Mme Heurtaux.

**Le Mot du Président**  
Fédérés, Mes Amis

Parvenu au terme de cette saison, ce dernier article devrait me permettre, comme toujours à pareille époque, de vous adresser mes souhaits de bonnes vacances afin d'aborder de bon pied après un "trait d'union" de 4mois1/2 la nouvelle saison 2000/2001. Une saison qui pour nous, qui avons la chance de vivre dans des temps de formidable évolution dans tous les domaines (pour ne pas dire même révolution), va nous engager après les premiers concours de Décembre dans ce 21<sup>ème</sup> siècle porteur d'Espoir et d'Avenir !

Comment préparer le nôtre pour un Jeu si controversé, quelquefois si critiqué, mais surtout souvent mal compris ? Je fais toujours affirmé, réaffirmé et ai tenté en ces quatorze années de Présidence d'agir dans cet objectif sans en déroger au-delà des objections de certains, ancrés dans leur ancienne vision de notre Jeu : "Pour vivre heureux, vivons cachés !".

Faire valoir son Passé pour assurer l'Avenir !! Reportages photos, télé, reportages courts et longs, tout a été bon pour nous, même si cela ne peut se palper concrètement. Même si cela n'a pas toujours été facile pour convaincre certains, le calme à notre égard que nous apprécions depuis nombre d'années par rapport aux critiques et attaques acérées que nous avons sans arrêt subies à une autre époque, ne doit pas faire oublier qu'il faut travailler sans relâche.

Conservé par toutes ces actions, notre Jeu dans nos mentalités locales, régionales, tout cela fut bon, est bon et sera encore bon ! Mais assurer l'Avenir doit nous faire travailler dans une autre optique !

Faire reconnaître nos Jeux comme un élément de Patrimoine local, régional, voilà l'objectif à ne pas perdre pour les prochaines années.

Tout comme il y a 4 ans, j'avais souscrit pleinement à notre participation aux 2 journées de Septembre du Patrimoine National, placées sous la découverte des jeux et traditions populaires régionales, je souscris et souscrirai à toutes les initiatives justifiées qui entreront dans le cadre de cette "politique".

Le mois de Juin a vu se dérouler des représentations théâtrales ayant pour thème : "Prises de becs" au sein d'un Gallodrome. Devant le succès reconnu de cette initiative, de nombreux contacts ont été noués avec des Gallodromes afin de réaliser cette initiative dans d'autres localités. Un spectacle est déjà prévu en Mars au Gallodrome de Camphin-en-Pévèle à la demande d'une ville Belge !!! D'autres dans le Pas-de-Calais ! Mais il faut financer ...

Plus dernièrement, j'ai été contacté par le Service Culturel de la Ville d'Aire S/La Lys qui, pour ses journées de Patrimoine les 16 et 17 Septembre, fête cette année "l'Histoire de la Ville" et dans un souci de revalorisation des traditions et de la culture locale, a souhaité inclure au programme les combats de coqs pour ces 2 journées afin de proposer des visites. Comment ne pas souscrire à cette initiative qui va dans la droite ligne de notre action ? J'ai donc autorisé le Gallodrome d'Aire S/La Lys à programmer 2 manifestations pour les 16 et 17 Septembre. Pour éviter que les "terra à terre" qui, comme à l'habitude, ne manqueraient pas de crier au favoritisme, le bénéfice intégral de ces 2 concours sera reversé au Service Culturel de la Ville d'Aire S/La Lys afin de programmer pour la saison qui vient et de mettre en chantier les représentations théâtrales au Gallodrome local. Voilà ce qu'on appelle "faire d'une pierre deux coups". Et si vous désirez qu'un jour, cela se réalise dans votre Ville, faites pression sur votre Maire et ses conseillers afin que, comme à Aubry, les combats de coqs soient inscrits au Patrimoine de la Ville. Ce sera formidable ... ! et vous aurez amené votre petite part au travail de vos responsables.

Mais en attendant ... **BONNES VACANCES** - Rendez-vous au mois de Novembre.

Votre Président, Elie TRINEZ.